

PIERRE PÉJU

EFFRACTIONS

nouvelles

nrf

GALLIMARD

EFFRACTIONS

PIERRE PÉJU

EFFRACTIONS

nouvelles

nrf

GALLIMARD

EFFRACTIONS

Dans l'habitacle de l'Audi lancée à folle allure, ça puait le chien crevé. C'était l'odeur abominable que dégageaient les quatre gars qui suaient de trouille et de honte. Quatre gars dépités, bouche bée, les yeux écarquillés pour trouver une issue, n'importe quelle fissure dans la nuit par où déguerpir. Au volant, Lucas n'arrêtait pas de vociférer. Il tournait avec brutalité à droite, à gauche, au hasard de rues et de ruelles plongées dans le noir, ne sachant plus du tout où ils se trouvaient. À l'arrière du véhicule, Kevin la Fouine, la cagoule noire remontée sur le crâne comme un bonnet, criait :

— Ils nous suivent, putain, Lucas, accélère !

Marco, assis à la place du mort, pâle comme un cadavre, ne l'ouvrait pas. Thomas, pétrifié, son flingue à la crosse gluante de transpiration posé sur les genoux, commençait à sombrer dans un sommeil malsain, même à rêver. De sales rêves, comme d'habitude. Se tassant sur lui-même, il croyait s'enfoncer dans des sables mouvants, dans cette encre de Chine devenue pâteuse qu'on appelle la nuit. Il apercevait les reflets des gyrophares des voitures de flics,

fleurs bleues, fleurs fatales flottant à la surface des rétro-viseurs. Il trouvait ce bleu très beau. Un beau bleu pour en finir. Un bleu pour mourir. Car ils étaient foutus, tous les quatre, il le savait, il l'avait toujours su. Pour un coup foireux, ç'avait été un coup foireux ! Un hold-up, ça ? Un fiasco complet, oui ! Un pataugeage d'amateurs, un ratage ridicule. Comme d'habitude. Cette fois, une vraie déroute dès la septième minute.

Les employés du casino, voyant surgir dans leur petit local où était entreposé l'argent liquide ces pauvres types, cagou-lés, énervés, pistolet au poing, bredouillant des menaces confuses, ne s'étaient pas vraiment affolés. Un des vigiles avait discrètement appuyé sur un bouton. Les tiroirs blindés s'étaient refermés automatiquement, avec un miaulement puis un claquement sec, tandis qu'une sirène assourdissante retentissait dans la pièce étroite. L'alarme s'était aussi déclenchée dans tout l'établissement. Les employés levaient les bras, mais sans conviction. C'était des costauds, plus grands, plus lourds et beaucoup plus placides que les trois jeunes assaillants qui s'acharnaient à coups de pied sur le meuble aux tiroirs. Le vigile en uniforme lie-de-vin marqué « sécurité », un moustachu aux cheveux noirs tirés en arrière, avait déclaré d'une voix grave et lente :

— Désolé, mais ça se referme tout seul, comme ça, dès qu'il y a une alerte, et ça se bloque. Il faut un code pour débloquent les casiers, et nous, on l'a pas. C'est le patron qui l'a. On peut rien pour vous, les mecs ! Alors prenez les billets qui traînent, là, tenez, et tirez-vous. De toute façon, les flics ne vont pas tarder. Allez...

De l'autre côté du volet blindé se trouvait la salle avec les machines à sous et les tables de jeu.

Il restait sur le comptoir quelques billets de cinquante euros, trois fois rien. Marco les rafla et les fourra dans les poches de son blouson sous les yeux effrayés de Kevin et de Thomas qui, eux, s'en fichaient et ne pensaient plus qu'à foutre le camp.

C'était ce Marco, avec ses allures de chef en peau de lapin, qui les avait entraînés dans cette aventure. Il parlait de ce hold-up au casino comme d'un exercice facile, presque rigolo. Il prétendait avoir eu le tuyau par un vieux copain à lui qui avait, disait-il, « fait vigile après avoir fait voyou », ou l'inverse. Le gars lui avait révélé l'existence de la petite porte de fer à l'arrière de l'établissement, dont personne ne pouvait deviner qu'elle donnait accès, au bout d'un long couloir, à la pièce où était entreposé l'argent des jeux. Du cash, plein de cash, bien gardé et compté et recompté en permanence par des employés en principe honnêtes. Pourtant, de temps à autre, un des vigiles violait sans scrupule le règlement. Il longea le couloir, ouvrait la porte arrière, en tapant un code secret sur un clavier, et fumait sa clope, dehors, pendant quelques minutes.

C'était Marco qui s'était jeté sur le vigile. Il lui avait asséné un bon coup de crosse sur le crâne au moment précis où le gars entrouvrait la porte. Mais pas assez fort pour l'assommer complètement. Kevin et Thomas avaient poussé le blessé dans le couloir, et suivi Marco qui fonçait vers l'endroit où devait se trouver l'argent. Laisant le vigile seul, assis par terre, grognant de douleur, le sang lui

dégoulinant sur le visage. La sirène qui hurlait couvrait ses gémissements. Les employés ne levaient presque pas les bras. Agacés plus qu'apeurés, même si Marco agitait son flingue sous leur nez, leur donnant des ordres affolés, tandis que le grand baraqué aux cheveux noirs répétait sans émoi :

— On n'a pas le code, on vous dit ! Alors, barrez-vous. Hé ! Vous allez pas faire la connerie de tirer. C'est trop tard. C'est loupé, votre truc.

La Fouine avait saisi un tabouret de fer et tapait tant qu'il pouvait sur les tiroirs verrouillés en jurant et pestant. Mais il n'y croyait plus.

Thomas braquait lui aussi son arme sur les hommes du casino, en reculant, pas à pas, en direction du couloir, la main gauche plaquée sur son oreille pour ne pas entendre la sirène. Quelques jours plus tôt, il avait fait semblant de croire à la facilité de ce hold-up. Le casino n'avait pas connu la moindre tentative de casse depuis plus de vingt ans. Marco prétendait que la sécurité s'était relâchée, que des masses de fric s'engloutissaient dans les machines, de façon pépère. C'était le moment d'en profiter.

— Allez, tous à genoux, mains sur la tête, cria Marco aux vigiles et aux employés qui obéissaient à contrecœur. C'est bon, on se tire. Le premier qui fait mine de nous suivre, je le flingue.

Il avait prononcé ces trois derniers mots, « je le flingue », d'une voix bizarrement plus aiguë, qui ajoutait à l'annonce de sa fuite une tonalité ridicule. Pour se rattraper, au moment de franchir la porte blindée que Kevin avait bloquée avec une barre à mine, il tira un coup de feu dissuasif,

à tout hasard, dans la pénombre du couloir. Dehors, le moteur de l'Audi vrombissait et Lucas, derrière le volant, faisait des appels de phares. Les portières claquèrent et ils se sauvèrent, dans un nuage de poussière, par la sortie nord du parking tandis qu'une première voiture de flics surgissait par le sud.

Après l'alarme du casino, les sirènes de la police. Lucas vira sur les chapeaux de roues. Il tourna tant et tant de fois dans le dédale de rues désertes qu'ils eurent un moment l'impression d'avoir échappé à leurs poursuivants. Ceux-ci avaient dû filer le long de la corniche en direction de l'autoroute. Ils devaient aussi commencer à installer des barrages.

— Dommage qu'on ne puisse pas capter leur fréquence radio, dit Lucas. J'ai fait ça une fois. On pouvait savoir où ils nous attendaient.

— Tais-toi et roule! coupa Marco. D'ailleurs, on sort de la ville. Va à fond vers l'est. Quitte la nationale. Prends la petite route, là. Fonce, fonce!

Ayant quitté le bord de mer, ils roulaient dans l'arrière-pays, plat et marécageux. Tout était plongé dans l'obscurité. Un enchevêtrement de routes secondaires et de petits chemins. Soudain, dans tout ce noir, ils aperçurent à nouveau les clignotements bleus de gyrophares. Beaucoup. Partout. D'autres voitures avaient dû être appelées en renfort. Impossible de dire si elles se rapprochaient ou si elles attendaient en embuscade, ni sur quelle portion de route elles se trouvaient.

Thomas éprouva un incompréhensible plaisir à regarder

cette lumière bleue, si éclatante, si violente. Il saisit son arme, en essuya la crosse et l'enfouit dans la poche intérieure de son blouson. Puis il se recroquevilla sur lui-même, comme pour s'endormir enfin.

Lucas conduisait à petite vitesse. Au moindre carrefour, il hésitait. Pourquoi à droite plutôt qu'à gauche ? Pourquoi pas un chemin de terre ? Les éclats bleus semblaient de plus en plus proches. Que faire ?

— On pourrait abandonner la bagnole, et partir chacun à pied dans des directions différentes, proposa Kevin.

— Tu es dingue, on doit passer, à tout prix. On a une caisse qui est un vrai bolide. On peut les semer et aller loin, très loin. On se séparera plus tard.

Il avait volé l'Audi le matin même. Une technique efficace. Il fallait juste se poster à proximité d'un bureau de tabac situé sur une avenue un peu large, et patienter. Au bout d'un moment, un type en quête de clopes arrêterait forcément sa grosse voiture en double file en laissant le moteur tourner. Il suffisait de se glisser derrière le volant, d'embrayer, d'accélérer à fond. Ça restait à la portée de Marco.

— Je prends le long des haies, cria Lucas, on doit pouvoir passer entre les étangs. Ils ne peuvent pas avoir tout bloqué, quand même.

— Surtout pour un braquage loupé, ricana la Fouine.

Thomas ne parlait pas. Il appréciait, sans oser se l'avouer, l'échec de leur grotesque tentative. Peut-être n'était-il venu que pour ça : que ça loupe ! Un énième ratage. À vingt-sept ans, avec sa vie en vrac, son unique réussite consistait en une constance dans l'échec. Déboires, fiascos et déconvenues. Malheurs et débâcles d'abord subis, puis étrangement recherchés et organisés. C'est pourquoi il vivait ces instants de fuite comme la fatale répétition d'une faillite personnelle dont l'origine se situait douze ans en arrière, le jour où il était devenu un orphelin définitif, puis un adolescent malheureux, et finalement un garçon à la dérive, encombré par son grand corps aux bras musclés mais aux jambes trop longues, trop maigres. Les cheveux noirs, il avait le visage d'un ange qui se serait grillé et fripé la face à force de s'approcher de flammes infernales.

Au loin, toujours les lumières bleues des voitures de police, comme des phares côtiers aperçus d'une mer où l'on sombre. C'était exactement ça, il se trouvait en pleine mer, en plein marasme, mais il n'allait pas se noyer. Il ne ferait qu'étouffer sans périr. Comme d'habitude. Car les

flics allaient bien sûr le cueillir, avec les trois autres, le recueillir tel un naufragé, et le conduire à la maison d'arrêt comme à son port d'attache. La tôle, il connaissait. Il en avait tâté ! Trois ans dont deux avec sursis pour l'attaque à main armée, inutilement violente, d'un bureau de tabac. Après quelques autres délits et forfaits dérisoires. Il avait été libéré au bout de huit mois, la tête vide, le corps las, juste un peu plus déchiré. Bras plus musclés à force de pompes. Jambes plus maigres à force d'inaction. C'est en cabane qu'il avait rencontré Marco et la Fouine. Aussi perdus et abîmés que lui. Prêts, eux aussi, à se ruer vers de nouveaux ratages. La délinquance sert souvent à ça : organiser foirades et plantages. Confirmer à quel point on est perdant.

— Faudrait pas que ce foutu chemin s'arrête, s'inquiétait Marco.

— De plus en plus étroit, regarde... Soit je racle la haie à gauche, soit je nous fous dans le fossé à droite.

— Ralentis, ralentis, bon Dieu !

— De toute façon, dit Lucas, plus possible de faire demi-tour. On est coincés.

Il conduisait de plus en plus lentement, s'arrêtait presque. Soudain, contre toute attente, le chemin de terre parut s'élargir. Encore cent mètres d'éraflures et de chocs.

— Fonce, fonce, ça passe, on va passer ! hurlait Marco.

Juste avant que Lucas n'écrase l'accélérateur, Thomas ouvrit sa portière et sauta dans le noir. Il tomba sur le dos dans des épaisseurs herbues, roula au fond du fossé dans une boue odorante, et se mit tout de suite à genoux. Rien de cassé ! L'Audi s'était arrêtée net, dix mètres plus loin.

À l'intérieur, ils criaient tous. Surpris par cette échappée soudaine. Furieux, ils gueulaient son prénom dans la nuit. Ils l'appelaient, l'injuriaient.

— Qu'est-ce qui te prend, Thomas ? Tu es dingue ?

— Pourquoi t'as sauté ? Reviens, Thomas !

Puis ils se disputèrent. La voix de Marco couvrait celle des deux autres :

— Allez, on fout le camp, on fout le camp ! Tant pis pour cet idiot. Qu'il crève !

Lucas redémarra, accéléra, phares éteints. Sur la carrosserie noire tremblaient les reflets de la pleine lune qui venait de se lever. Thomas restait seul dans le grand silence de la plaine marécageuse. Des bruits d'insectes ou de bêtes nocturnes. Il escalada la pente du fossé, s'accrochant comme il pouvait à des racines gluantes, et se heurta à une haie compacte, enchevêtrement de buissons et de troncs. Il voulut s'enfoncer dans cette végétation, se frayant un passage avec les mains, les bras, se griffant le front et les joues. Son corps, éperdument, se glissait à travers cette masse de feuillage, d'épines, de rameaux. Il sentait sur son corps des griffes, des becs, des crochets. Des morceaux de feuilles dans la bouche, des brindilles balafrant ses paupières, il passait. Il était passé !

Parvenu de l'autre côté, rampant dans l'herbe humide, il se souvint de contes anciens, ceux qu'on lui avait racontés autrefois, ceux qu'il avait lus, enfant, avant qu'il n'affronte la grande perte, puis la déroute. Des récits fantastiques où le héros partait sur les routes, voyageait, s'égarait, ou bien cherchait quelque chose comme un trésor. Bientôt,

la forêt où il avait pénétré l'avalait, mais aussi le transformait. Il devenait un être nouveau, familier de l'ombre des bois, chez lui dans la nature sauvage. Les arbres mêlaient un peu de leur sève à son sang, et lui offrait aux arbres un peu de son inquiétude, et aux rochers un peu de son esprit. Les animaux l'approchaient sans avoir peur de lui. Et lui n'avait pas peur d'eux. Il leur parlait. Il connaissait leur langage. Il était prêt à rencontrer des monstres, ogres, nains, géants, sorcières. Tout dépendait d'un franchissement, d'une traversée des apparences.

Thomas était couvert de sang et de boue, gluant de sucres et de résine, mais il avait l'impression d'être passé, comme dans un conte, « à travers » quelque chose. Il se trouvait de l'autre côté d'un miroir terni depuis longtemps, ou d'une invisible paroi de verre. Avant la grande métamorphose.

Rien vu venir, rien prémédité, mais soudain transporté ailleurs. Sauter de la baignoire. Sur un coup de tête. Une intuition brutale. Rampant, les lèvres près du sol, il aurait voulu mâcher un peu de terre. S'endormir avec des cailloux dans la bouche, suçoter de la pierraille, rêver, ou prendre la réalité pour un rêve. Thomas sentit une gêne, vaguement douloureuse, sous lui, près de sa poitrine. C'était l'arme, dans la poche de son blouson, le pistolet solennellement remis deux jours plus tôt par Marco.

« On pourrait en avoir besoin, avait dit Marco. Avec ce genre de calibre, ils nous prendront au sérieux. »

Toujours allongé, Thomas leva la tête. À la clarté de la pleine lune, il découvrit un très grand étang, tout près de lui, au bas de la pente. Il attendit longtemps avant de

se relever puis fit quelques pas en direction des eaux aux reflets jaunâtres. Il songea d'abord à jeter son pistolet, à le lancer loin de lui, dans l'herbe ou dans l'eau, mais, s'approchant du bord, il le garda au bout des doigts, l'index effleurant la détente. Un réflexe. Le sol de la rive était spongieux. Il s'imagina qu'il piétinait les entrailles d'un géant, des organes mous qui sentaient mauvais. Impossible de faire le tour de l'étang. Trop de roseaux aux feuilles coupantes. De la vase jusqu'aux chevilles.

C'est alors qu'il aperçut le ponton de bois et la barque. Il avança jusqu'à l'extrémité des planches branlantes. Au milieu du lac, à deux cents mètres à peine, il y avait une île. Toute plate, couverte de broussailles et de grands arbres dont les silhouettes se découpaient sur le ciel de la nuit claire. Derrière les arbres, des formes très noires, bâtiments ou hangars, maison ou ruine, difficile à dire, mais pas une lumière.

Thomas dénoua la corde attachée à un anneau, et tira la barque jusqu'au pied de l'échelle rouillée. Sans réfléchir, il descendit les échelons et sauta dans l'embarcation. Debout, gardant tant bien que mal l'équilibre, il fixait intensément l'île si proche, si lointaine. Les rames étaient restées accrochées contre la coque. Il posa le pistolet, qui l'encombrait, au fond de la barque et s'assit sur le banc. Quelques instants plus tard, il ramait, avec lenteur et application, le dos tourné à l'île où il désirait accoster. Le voyage fantastique continuait. Le rêve plus réel que jamais.

Il avait filé longtemps sur sa trajectoire maudite, et puis il y avait eu cette bifurcation. Magique, comme toutes les bifurcations. Et lourde de menaces. Il ramait. Ses rames

soulevaient un peu d'eau et arrachaient des reflets de lune qui s'abolissaient et se reconstituaient, toujours tremblants. Dans ce paysage neuf, il n'y avait plus de clignotements bleus. Plus de police. Rien que l'éclat blafard de la lune et les formes noires qui attendaient, sur l'île, les voyageurs imprudents. Les braqueurs fourvoyés.

Soudain, plusieurs mètres avant la rive, le fond de la barque racla le fond. Plus de profondeur. Impossible de ramer jusqu'à l'embarcadère, cette longue langue noire tirée dans le noir. Thomas attendit. Assis sur le banc de nage. Longtemps. Dégoulinant de sueur, de sang, de boue. Puis il enjamba le bord de l'embarcation qui tanguait, et, marchant dans vingt centimètres d'eau boueuse, il tira le frêle esquif jusqu'au rivage. Il se trouvait dans l'île. Il n'était plus aussi sûr de mourir vite. Il ne désirait plus s'endormir. Rêver, à la rigueur. Comme dans les bandes dessinées de son enfance, il était écrit « à suivre », au bas d'une page de sa vie qui ne serait donc pas la dernière. Il y aurait un prolongement, peut-être pas très long, pas forcément glorieux. Des rebondissements. Les chaussures pleines d'eau, épuisé, résigné, il fit ses premiers pas dans l'île. Au bout du débarcadère, il y avait une pancarte rectangulaire, bien visible, sous la lune : une simple tête de mort devant deux tibias croisés. Noire sur fond blanc, cette tête. Affreuse avec ses orbites vides.

Il poursuivit sa marche. Brusquement, il sursauta. À quelques pas, juste devant lui, se tenait une bête de grande taille, étrange créature figée dans le noir à la lisière d'un bois de pins. C'était une sorte d'hydre, de pieuvre ou d'araignée géante. Complètement immobile. Haute de

trois mètres. Dressée sur ses pattes ou ses tentacules. Une ou plusieurs têtes, difformes. Et elle gémissait, ou grinçait douloureusement. Thomas s'immobilisa. Il était étonné de n'avoir pas peur. Il observait. Il écoutait. La bête ne bougeait pas, ne frémissait pas. Bizarre. Il fit un pas, puis un autre. Aucune réaction du monstre qu'une sombre végétation immobilisait. Si elle grinçait, la bête, c'est parce qu'elle était en métal, son corps énorme constitué de plaques de tôle et de barres de fer. La bête était une sculpture, le travail d'un artiste, sans doute un peu toqué. Thomas, s'étant approché de la sculpture animalière complètement rouillée, arrachait par poignées des feuilles de lierre afin de dégager le bas du monstre. Une statue ! Il était déçu, vaguement en colère, mais surtout épuisé. Il se laissa tomber, comme dans une cabane, sous ce ventre métallique, entre les sept ou huit pattes, ou tentacules ou serpents énormes, ou autre chose de mauvais et de vicieux. Il aurait voulu grincer, gémir, à la rigueur, lui aussi. Il s'allongea sur un tapis fait d'un mélange de feuilles mortes, de brindilles et de bouts de métal rouillés devenus friables. Et s'endormit comme une masse. La lune avait disparu derrière de sombres nuages.

Thomas s'était enfoncé dans un sommeil plein de mauvais rêves et ne fut même pas réveillé, au matin, par l'éclat du soleil. Ni par le bruit des pas de quelqu'un qui approchait sans se cacher.

— Hé, vous! Sortez de là-dessous! Vous êtes dans une propriété privée. Sur mon île! Chez moi! Vous vautrer comme un clébard sous mon œuvre, c'est une provocation. En plus, vous avez arraché des plantes. Sortez de là, je vous dis!

Thomas, abruti, mal en point, se dressa à demi, prenant appui sur ses coudes. Entre les pattes de la bête, dans la vive lumière du jour, il découvrit une femme furieuse. Grande, forte poitrine, assez large d'épaules, des cheveux plus blancs que gris qui évoquaient un champ d'avoine piétiné. Elle était vêtue d'une longue tunique noire, les joues empourprées par une colère réelle ou feinte mais théâtrale. Elle se tenait à deux mètres de lui, les bras le long du corps, perdus dans les plis de la tunique. Il se dit qu'elle aussi ressemblait à une statue. Puissante, solide, souveraine. Il pensa à ces filles de pierre, toutes nues, qui, sur les façades de belles demeures, soutiennent les balcons.

— Quand j'ai vu la barque, en faisant mon tour de

l'île, j'ai tout de suite pensé qu'un sale type se planquait pas très loin. Allez, arrache-toi de là-dessous, bon Dieu!

Plié en deux, Thomas parvint à s'extraire de la bête sous laquelle il avait passé la nuit, comme un marcassin sous les mamelles d'une laie. Rouillé, lui aussi, pensa-t-il. Il eut un étourdissement. Pour ne pas perdre l'équilibre, il fit un pas violent en tendant les bras devant lui, comme pour se rattraper. La femme, en dépit de sa corpulence, recula avec souplesse.

— Ne m'approche pas ou je te plombe. Reste où tu es... Qu'est-ce que tu viens foutre chez moi?

Elle brandissait son pistolet.

— Tu n'aurais pas oublié ce jouet dans la barque, par hasard?

Ça lui faisait drôle, à Thomas, de voir son arme dans les mains de cette femme en colère. L'impression d'irréalité augmentait. L'arme noire qu'il braquait quelques heures plus tôt sans conviction sur des inconnus, une autre inconnue, à présent, le pointait vers lui. Sensation nouvelle. Presque agréable. Il aurait souhaité qu'elle prenne tout son temps pour lui faire sauter le crâne. Juste pour que ce soit fini, que tout ce merdier s'arrête. Car c'était ça le problème : rien ne finissait jamais. Un geste après l'autre. Un pas, puis encore un. Parler pour ne rien dire. Des mots. Les jours qui se suivent. Et les nuits. Encore des nuits. Tout le temps. Alors, une seule balle pourrait mettre un point final. Mais pas sûr qu'il existe des points dans la vie. Parce que, même la mort...

La femme dirigea le canon vers le ciel, et pressa la détente. Le coup de feu fit un vacarme formidable. Puis elle

visa la bête rouillée, juste au-dessus de la tête de Thomas. Deuxième détonation. Bruit de l'impact sur le métal. Elle ne blaguait pas. Canardait avec naturel.

— Il est bien en état de marche, ton joujou! Un Glock! Bravo! Où t'es-tu procuré cet engin de mort? Tu vois, ça me permet de figner mon œuvre à coups de flingue. Un trou par-ci, un trou par-là... Je crée avec n'importe quoi, moi. Avec n'importe qui! Alors fais gaffe!

Thomas aurait pu se jeter sur elle, la désarmer. Il était souple, vif et musclé. Il s'était trouvé dans d'autres situations difficiles, menacé par des types qui jouaient du couteau, qui avaient des poings comme des boulets de canon, en prison par exemple, et il s'en était toujours tiré. Ce n'était pas l'énergie qui lui manquait désormais, mais la vigueur. On peut déborder d'énergie, ce qui avait été son cas dès l'enfance, mais mal l'employer. La sienne s'était mise au service de causes imbéciles, de projets dans lesquels, au fond, il ne se reconnaissait pas. Le problème d'un tas de gens. Cause de malheurs silencieux. Pire, l'énergie peut aussi se retourner contre elle-même, donner toute sa puissance afin de se neutraliser elle-même, de s'empêcher. Alors que la vigueur est l'art de faire de l'énergie qui nous est échue une force personnelle, un emportement égoïste, ce que savent faire les artistes qui se foutent de ce qu'on pense d'eux et de leurs œuvres, mais qui se donnent à fond, dans la solitude, la sueur et la peine, qui se consacrent sans mollir à leur débauche de couleurs, à leurs élucubrations plastiques, à leurs excréments de graphomanes.

— Vous pouvez le garder, mon Glock. Je m'en fous. Je

vais m'en aller. Je me suis perdu, la nuit dernière. Je... ne savais pas qu'ici... cette île, c'était chez quelqu'un.

Évidemment, Thomas ne pouvait pas savoir qui était Alice Watt, mais à cet instant, il appréciait que ce soit cet être bizarre, à la chevelure blanche, ou grise, folle en tout cas, et à la longue tunique noire, qui brandisse cette arme et qui s'en serve. Il pensa à une vieille bande dessinée où sévissait Calamity Jane. Alice Watt! Une artiste d'envergure. Reconnue dans le monde de l'art contemporain. Appréciée. Cotée. Peintre de tableaux de grand format, d'un expressionnisme parfois délirant. Lourds des couches de matière colorée qui les recouvraient. Elle était sculptrice, aussi, et avait installé, depuis des années, ses ateliers immenses dans cet îlot au milieu d'un étang, au cœur de cette région plate et sauvage. Ses œuvres étaient présentes dans plusieurs musées d'Europe, au Japon, aux États-Unis.

Mais, surtout, elle était la coqueluche d'un nombre conséquent de collectionneurs privés qui « la suivaient », comme on dit, et venaient régulièrement lui rendre visite et faire l'acquisition de pièces récentes, dès qu'elle se lançait dans de nouvelles expérimentations ou abordait de nouveaux sujets, ou plutôt toujours les mêmes, mais en les traitant selon des techniques inédites, en les réinventant sans cesse, ces sujets. Monstres, animaux fantastiques, corps humains déformés, démembrés, torturés, visages de clowns maléfiques, d'anges inattendus, d'ogres, de filles folles dont les traits ne cessaient d'apparaître et de disparaître dans les épaisseurs de la peinture, de la cendre, du goudron, de l'huile de vidange, de la paille dont elle

recouvrait tout ce qu'elle représentait, brossait, barbouillait, traçait, effaçait, redessinait, en de grands mouvements des bras et de tout le corps, tantôt se collant à sa toile de trois mètres de large, tantôt prenant de la distance, le temps de braquer sur l'ensemble le faisceau laser de ses yeux noirs avant de se jeter à nouveau dans une tourmente de coups de pinceau, de truelle, de racloir, et de terminer le combat à mains nues, seule, épuisée, essoufflée, couverte de la tête aux pieds de couleurs. Elle mettait longtemps avant d'admettre, du bout des lèvres : « Bon, celui-là, je n'y touche plus ! », et de graver dans la matière encore humide et molle sa fameuse signature, le W dont la partie inférieure était un A.

Non, Thomas n'avait jamais entendu parler d'Alice Watt, mais, ce matin-là, il se réjouissait d'être entre ses mains, et même menacé par cette timbrée, là, sur ce rivage marécageux, sous les yeux d'une pieuvre de ferraille qui venait de se prendre une balle dans les têtes.

— Allez, suis-moi, dit-elle, tu dois avoir envie de te mettre quelque chose sous la dent. C'est par là.

Il obéit. C'est si reposant d'obéir. Il marchait à nouveau avec facilité. Ils longèrent le bord de l'étang qui, de gris et brun, virait au vert. Thomas ne parvenait plus à repérer, sur l'autre rive, l'endroit où il était passé à travers le mur végétal. Ce n'était qu'un enchevêtrement de troncs, de haies sauvages, de buissons épineux. Par quel trou s'était-il faufilé ? À moins qu'il ne l'ait creusé lui-même, ce trou, par désespoir. La foreuse « désespoir » accomplit des prodiges. L'accablement vous transforme en passe-muraille. D'un

univers à l'autre. La vie sans ponctuation est tellement inepte. N'importe quoi peut arriver. Le plus fou, le plus absurde. Sans que rien ne change vraiment pour autant.

Quand ils eurent parcouru la moitié du chemin, Thomas découvrit les bâtiments : deux grands entrepôts avec piliers et charpente de métal, un local immense pourvu de grandes baies et une maison basse aux larges ouvertures vitrées noyée dans la végétation. Tout autour, ce n'était pas une seule bête de fer rouillé qui se dressait, mais un véritable troupeau de créatures maléfiques. De la pure menace bien rouillée, de la cruauté en rôle, de la moquerie méchante, venue du fond des âges avec des ricanements de fonte ou de bronze. Une ménagerie silencieuse et macabre, dans la clarté du matin. Thomas n'éprouvait ni gêne ni fascination pour ces bestioles sorties des mains puissantes et de la cervelle de la femme qui lui commandait d'avancer. À sa grande surprise, il constata qu'à l'opposé exact de l'embarcadère près duquel il s'était échoué, se trouvait une digue très étroite reliant l'îlot habité à la rive, et à la route. Il n'en revenait pas. Ainsi, il n'y avait pas besoin de barque pour venir en ces lieux. Le refuge était moins fiable qu'il ne l'avait pensé la nuit précédente. Lui qui avait cru atteindre un havre solitaire et infréquenté !

Son étonnement n'échappa pas à Alice Watt.

— Non, je ne suis pas la recluse givrée que tu dois imaginer, la magicienne dans son île. On peut venir me voir. On me livre mon matériel, mes matériaux. On m'apporte mon courrier. Je ne manque pas de visites. Chaque après-midi, mes assistants me rejoignent pour la manipulation des élévateurs, les tâches matérielles, les

chargements-déchargements de mes boulots. Tu vas voir ! Surtout, tu vas donner un coup de main.

Thomas la dévisagea, méfiant. Bizarrement, il était presque reconnaissant à cette femme de lui donner encore un ordre. En plus de l'invitation à manger un morceau. C'est si bon de faire quelque chose par pure obéissance. Dépenser son énergie par docilité. C'est ça, l'absence de vigueur.

Il se contenta de demander :

— Un... coup de main ? Moi ?

Alice Watt ne daigna pas répondre. Du bout du pistolet, elle lui montrait la porte de la maison. Ouverte. Béante. Des sculptures figurant des êtres difformes montaient la garde. Des gueules fendues. Des doigts interminables et crochus. Des sexes, des cornes, des crocs. Il passa devant ces êtres de bois, de pierre, de ferraille qui se moquaient de lui. Ou qui préparaient un sale coup. De ceux qui réussissent !

La femme, toujours armée, le fit asseoir dans une cuisine gigantesque. Puis elle posa le flingue sur la cuisinière, à portée de main, sortit un énorme pain, du fromage et entreprit de faire du café. Il y avait plusieurs fourneaux, fours et cuisinières. Des frigos, des placards. Des coutelas en quantité, certains rouillés, d'autres rutilants, des hachoirs, des marmites, des casseroles rangées par ordre de taille qui pendaient du plafond, des bocaux remplis de poudres, de graines, et d'autres de liquides où macéraient des formes rouges ou brunâtres, et tout un entassement d'herbes et de légumes, de pleins paniers, des fruits par pleines corbeilles, et des sacs, et des coffrets, et des boîtes. Au plafond étaient

suspendus des jambons. Sur un étal de bois, des charcuteries et des poulets morts, mais pas plumés, en attente. Posées partout, debout, couchées, des dizaines de bouteilles. Vin et alcools. Bref, une cuisine conçue pour alimenter les habitants d'un château.

Quand Alice Watt ouvrit la porte d'une des chambres froides, Thomas aperçut des quartiers de viande, et d'autres choses indistinctes suspendues à des crochets. Cette femme énigmatique s'assit à son tour, le regard perdu dans le vague et se mit elle aussi à manger, se coupant du pain et de larges tranches rouge sombre d'un des jambons, se versant du vin, mâchant et remâchant, la bouche si pleine qu'elle n'aurait pu prononcer une parole. Sous sa tignasse grise en bataille, son front était écarlate, comme ses joues. Cela dura longtemps. Thomas se reversait de ce café bien fort et bien noir. Tout en mangeant, Alice se penchait sur de grandes feuilles de papier qu'elle couvrait de traits et de traces, de visages et de sexes, de taches de graisse et de sang, autant de dessins et d'esquisses qu'elle finissait par froisser rageusement, longuement, dans sa paume, avant de les lancer à travers la cuisine. Sur certaines, au contraire, elle ébauchait des visages, du bout d'un doigt trempé dans du café. Crevant le papier avec un couteau pour faire les yeux.

Au bout d'un long moment, Alice sortit de son silence :

— Tu faisais partie de la bande que la police a pourchassée toute la nuit dans la plaine, pas vrai ? Vous avez attaqué le casino ?

Thomas la fixa, incrédule.

— Comment vous savez ça ?

— Je ne suis pas voyante, tu sais, en tout cas pas pour ce genre de conneries. Mais, hier soir, j'ai aperçu les lumières bleues des gyrophares, et, à l'aube, des flics sont venus me voir. Ils ont barré ma digue avec une de leurs voitures, ont commencé à fouiller l'île. Mais pas à fond. Ce sont eux qui m'ont dit que les braqueurs avaient abandonné leur voiture à cinq cents mètres d'ici. Tombés dans un fossé ou percuté un arbre, je ne sais plus. On sait qu'ils se cachent entre les étangs. Il y en a tellement, des étangs. J'ai dit que je n'avais vu personne. Ils ne t'ont pas découvert. Mais moi, quand j'ai vu la barque échouée, et ton calibre abandonné, j'étais sûre de trouver quelqu'un. Maintenant, je te tiens ! Les flics vont revenir, ils m'ont dit. Tes copains aussi peut-être. Alors, on fait quoi ?

Thomas haussa les épaules, baissa la tête. Alice avait posé le pistolet près d'elle. Repoussant les restes de sa collation, elle se leva en soupirant.

— Tu n'es pas bavard, toi, on dirait, mais pour le travail que je te demande, pas besoin de bla-bla. Allez, on y va.

La veille au soir, donc à peine quelques heures plus tôt, Thomas était résigné à être pris, ou plutôt repris, par ces policiers qui avaient l'air de s'agiter pas mal dans le secteur. Se laisser arrêter dans une indifférence complète était presque une routine pour lui. Passif, absent, étranger. Poignets tendus spontanément pour les menottes. De cavale en cabane. Ou l'inverse. Mais brusquement, il brûlait d'envie d'effectuer n'importe quel boulot pour cette folle. Moins pour échapper aux forces de l'ordre que dans

l'espoir de comprendre ce qui l'attirait en ces lieux. Ce qui le poussait à rester. Un mystère qui le dépassait.

— Faites comme vous voulez, avec les flics, déclarait-il par provocation, ça m'est égal. Bon, vous voulez que je fasse quoi ?

PIERRE PÉJU

Effractions

Un jeune voyou, piètre braqueur poursuivi par la police, pénètre violemment dans l'atelier puis dans l'univers pictural d'Alice Watt, grande artiste contemporaine. Il y introduit une stupéfiante touche de génie et bientôt un désordre tragique.

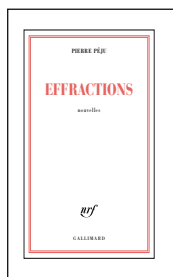
Un écrivain confirmé assiste, avant de prendre l'avion, au grave malaise d'un individu qui lui ressemble. À l'arrivée, il décide, sur un coup de tête, d'usurper l'identité de ce voyageur qu'attendent de sinistres personnages.

Un homme solitaire, se sentant devenir vieux, s'inscrit à un club secret dont les membres se sont engagés à se rendre mutuellement un terrible service afin d'échapper au déclin. Mais le contrat se mue en piège funeste.

Trois personnages à trois âges de la vie.

Trois récits d'effraction qui se font écho et invitent à une réflexion sur l'art, l'identité, la littérature, la vieillesse et la mort.

Pierre Péju est l'auteur de nombreux romans, notamment Naissances, La petite Chartreuse, prix du Livre Inter 2003, porté à l'écran en 2005, Le rire de l'ogre, prix du roman Fnac 2005, Cœur de pierre, La Diagonale du vide, L'état du ciel, Reconnaissance, L'œil de la nuit, et d'essais, dont La petite fille dans la forêt des contes, Lignes de vies et Enfance obscure, prix des écrivains du Sud 2012, la plupart traduits dans plusieurs langues.



Effractions
Pierre Péju

Cette édition électronique du livre

Effractions de Pierre Péju

a été réalisée le 8 avril 2022

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072837692 - Numéro d'édition : 346682)

Code Sodis : U23258 - ISBN : 9782072837708

Numéro d'édition : 346683.